

CANADA ÂPRE ET BRÛLANT



Dans cet ultime roman, Wagamese a pour lui un style direct et entraînant. Yvette Lehmann

Richard Wagamese » Décédé en mars 2017, l'écrivain d'origine indienne né en 1955 laisse un dernier roman, *Starlight*, sur le parcours chaotique d'une mère et de sa fille en Colombie-Britannique.

Plongée dans l'univers des borderlines du Canada profond. Apre et brutal, tel apparaît d'emblée le destin d'Emmy et de sa fille Winnie, les deux protagonistes féminines du roman de Richard Wagamese. Mais soudain dans leur vie surgit la figure de Franklin Starlight, un Indien issu comme l'auteur de la nation des Ojibwés. Jusque-là elles n'ont guère connu autre chose qu'une existence foudroyante, scandée par la violence et les abus des compagnons successifs d'Emmy, des marginaux imbus d'eux-mêmes, cyniques et cruels.

Dès le premier chapitre du livre, on voit Emmy assommer dans son lit son persécuteur en titre, le dénommé Cadotte, ainsi que l'un de ses affidés, Anderson. Puis elle s'empare de la camionnette des gredins non sans avoir bouté le feu à leur cabane dans l'espoir de mettre fin à leurs jours. Suspense oblige, les tristes sires échappent de justesse à la mort et n'auront de cesse par la suite que ne soit retrouvée la trace d'Emmy et de sa fille pour se venger.

Au cours de leur cavale, la mère et la fille s'installent dans une ferme isolée et abandonnée, mais finissent par être arrêtées à la suite d'un larcin dans un supermarché. C'est là qu'intervient Frankie Starlight, un Indien reconnu dans la région pour ses talents de photographe animalier. L'homme, qui a hérité de la ferme d'un vieil homme qui fut son mentor, s'entend avec la police et les services sociaux pour prendre en charge

les deux clandestines et leur donner une nouvelle chance.

A partir de cette trame, l'écrivain fait alterner au fil du récit la dynamique propre au polar et des chapitres plus intimistes sur la personnalité de Starlight et son rôle de rédempteur des deux égarées. Le meilleur du roman est là, dans le portrait de cet Indien costaud et agile, qui vit en osmose avec une nature à la fois somptueuse et sauvage, dont il connaît comme personne les secrets. D'où de belles pages sur les balades nocturnes du traqueur d'images suivant à pas feutrés une meute de loups pour les photographier. Jusqu'à ressentir dans sa colonne vertébrale le moment où les bêtes finissent par l'apercevoir, le fixant de leurs yeux impavides avant de le laisser repartir.

Cet ultime roman est un authentique chant d'amour à la nature

Dans son rôle de rééducateur de la jeune Winnie, qui a des difficultés à l'école, Frankie tente de l'initier au calme de la nature. Pour éloigner le spectre du passé lourd d'une fillette qui comme sa mère a surtout connu coups, injures et hurlements. En finissant par intégrer en soi l'apaisement que procure le spectacle de la nature, il devient possible de rétablir un équilibre, de sentir le calme s'installer et diffuser des ondes positives. Comme si l'apprivoisement de la nature rendait possible de savoir comment elle peut nous emplir, changer notre regard.

En contrepoint à cette initiation aux vraies valeurs, on voit Starlight réagir au qu'en-dira-t-on des gens du coin ironisant sur l'aide qu'il apporte à deux «voleuses et vauriennes». Cependant que la tension du récit rebondit à mesure que l'ombre menaçante de Cadotte et de son compère se rapproche à nouveau. Pourtant l'essentiel du roman tourne autour de la sagesse que délivre l'Indien aux deux fugitives. Histoire de suggérer comment, par la patience et la bienveillance, plaies et souffrances peuvent s'éloigner, laissant la place à un apaisement et une confiance retrouvée.

Transcender les destins

Wagamese a pour lui un style direct et entraînant dans cet ultime roman qui est un authentique chant d'amour à la nature, à ses merveilles, enchantements et autres vertus salvatrices. Certes son écriture n'a pas la puissance magnétisante de celle d'un David Treuer, l'autre grand indianiste, né en 1972 d'un père juif autrichien et d'une mère issue d'une communauté ojibwé du Minnesota. Auteur en 2015 d'une sorte de chef-d'œuvre avec *Prudence*, traduit en 2016 chez Albin Michel sous le titre *Et la vie nous emportera*, Treuer n'a pas son pareil pour transcender les destins de ses personnages en les hissant au sublime le plus envoûtant. Mais la lecture des deux écrivains peut s'entrecroiser pour enrichir notre approche des réalités du Nouveau-Monde. » **ALAIN FAVARGER**

» Richard Wagamese, *Starlight*, trad. de l'anglais par Christine Raguet, Ed. Zoé, 269 pp.



BD

CAPITALISME NAUFRAGEANT

Nerveux » Courant décembre. Le personnel de Mondial Laser est licencié après la vente de l'entreprise de pointe par un fonds spéculatif. Dans la nuit du 31 décembre, les actionnaires de la boîte désormais délocalisée embarquent pour une croisière sur le *Nausicaa*. Une belle façon de célébrer la nouvelle année et les profits records. La fête est de courte durée. Le champagne cesse de couler et le paquebot de luxe est détourné vers l'inhospitalier Grand-Nord. Les anciens salariés ont pris le contrôle du vaisseau ennemi. Ils sont prêts à tout pour sauver ce qu'il leur reste de dignité. Les mutins ont avec eux un redoutable savoir-faire et une détermination sans limite. Dessin puissant et abyssal, scénario cinématographique, tendu et incisif comme une lame de boucher, *Notre part des ténèbres* est un album coup de poing. » **SJ**

» Liberge/Mordillat, *Notre part des ténèbres*, Les Arènes BD.



LOUISIANA, MON DÉSAMOUR

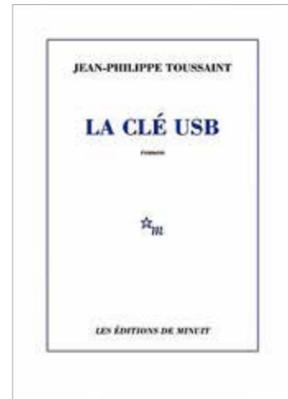
Rugueux » Nouvelle-Orléans, 1961. A cent ans, Louise se décide à rompre le silence d'une culpabilité familiale enfouie. Il est temps de raconter à ceux qui restent l'histoire de ses ancêtres, propriétaires d'une plantation dans le sud des Etats-Unis du XIX^e siècle. En se confiant à sa gouvernante noire, la vieille dame dresse le portrait d'une Amérique xénophobe, violente et inégalitaire, à la veille de la guerre de Sécession. A travers le premier tome d'un triptyque annoncé, les auteurs rappellent que la verrue tenace du racisme est aussi fille du colonialisme et de l'esclavagisme. Un album engagé sur lequel planent l'ombre bienveillante de *Blueberry* et le trait inégalé de Giraud. » **SJ**

» Chrétien/Toussaint, *Louisiana*, tome 1, La couleur du sang, Dargaud.



LES CHRONIQUES DE L'UNI

Clé de voûte USB



Récit » Intrigant, déroutant ou obscur, l'univers de la prospective stratégique et de la technologie blockchain peut pourtant se révéler être captivant au cœur d'un récit de Jean-Philippe Toussaint. Dans *La Clé USB*, un «expert de l'avenir» est emporté par le projet occulte du séduisant lobbyiste John Stavropoulos, puis dans une Chine en plein essor technologique et enfin au sein d'un colloque japonais qui tourne au désastre. En vulgarisateur talentueux, l'auteur-cinéma réussit à mettre en place une

intrigue entraînant dans cet envers du décor des transactions internationales et du stockage de données.

Au centre de ce récit émaillé de contrastes et tissé d'anxiété, une clé USB. Celle qui échappe (accidentellement?) à John Stavropoulos, celle qui recèle l'existence d'une «porte dérobée» menaçant la sécurité informatique, celle qui ouvre la «parenthèse chinoise secrète». D'une écriture sans accroc, Jean-Philippe Toussaint décrit toutes les nuances de l'angoisse du personnage principal qui s'improvise espion: «Je n'osais plus bouger, je demeurais assis, raide, sur mon siège, la clé USB dissimulée dans ma main droite.»

A la clé, l'orage des tensions accumulées n'éclate pourtant pas. Il passe, simplement, en pluie légère. Mais après tout, «ce qui est le plus efficace à l'écran, le plus véritablement stupéfiant – et même le plus crédible, et le plus émouvant –, le plus merveilleux et le plus féerique, c'est les scènes de pluie.» »

ANTHONY RAMSER

» Jean-Philippe Toussaint, *La Clé USB*, Ed. de Minuit, 191 pp.

Un amour saisonnier



Marc Pautrel. Francesca Mantovani/Éditions Gallimard

Roman » L'art de Marc Pautrel, qui vient de signer son huitième roman, est celui de l'horloger. Précis, concis, méticuleux, il assemble un à un les rouages d'une pièce en un acte: *L'éternel printemps* prétexte l'amour impossible entre deux cœurs à prendre, celui d'un romancier stratège, amateur de patience, et celui d'une femme libraire «excessivement inquiète mais d'un naturel très gai». Cette histoire sans cahots traverse, comme bien d'autres avant elle, les étapes du ballet amoureux.

Alors que les personnages peinent à se détacher de la page pour entrer au panthéon des destins amoureux, la balade n'en est pas moins reconfortante. La langue pudique d'une «vie ralentie et intime, faite de nature et de solitude acceptée» enrachine ce huis clos sentimental dans un récit simple et beau, qu'on

imagine aisément raconté à l'ombre tiédie de l'automne qui vient. Un éternel printemps qui laisse en suspens un nuage de questions: que vit-elle profondément? Qu'espère-t-elle du futur? Qui est-elle vraiment, derrière son masque de rire? Le lecteur n'en apprendra pas plus mais goûte à la saveur de ce clair incertain où se tiennent, à vouloir faire entendre les chuintements de l'amour, les plus sensibles d'entre nous. »

RAPHAËL ORIOU

» Marc Pautrel, *L'éternel printemps*, Gallimard, 112 pp.



COLLABORATION Le domaine Français de l'Université de Fribourg propose à ses étudiants de s'initier à la pratique du compte rendu littéraire journalistique. En partenariat avec *La Liberté*, ceux-ci se voient offrir un espace dédié où leurs chroniques paraissent régulièrement. **LIB**